

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 10

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

LES OPÉRATIONS EN COURS. — AU SUJET DES DESTRUCTIONS.

Le début du cinquième hiver de guerre ne marque certes pas un arrêt des opérations. Si l'on peut admettre que l'offensive russe d'été a pratiquement touché à sa fin lorsque les premiers éléments soviétiques atteignirent le Dniepr, on doit constater qu'une nouvelle phase de cette offensive a commencé.

Après quelques jours d'arrêt, nécessités sans doute par le regroupement des forces et surtout pour réaliser ce grand déploiement d'artillerie en vue du passage du fleuve, la nouvelle phase vise la conquête de têtes de pont sur la rive occidentale du Dniepr.

Parmi les plus importantes, mentionnons du sud au nord celle de Saporoshje, de Dniepropetrowsk, de Krementchug, de Perejaslawl (Chmelnitzki), de Tchernobyl au confluent du Dniepr et du Pripet. Leur choix permet de se rendre compte facilement des intentions soviétiques.

Il ne fait aucun doute que la conquête de la tête de pont de Kremençhug est la première étape d'une offensive en direction générale de Sinowiewsk pour couper la grande voie ferrée Bielaja-Zerkow-Krivoj-Rog. Par la suite, si les Russes réussissaient à progresser en direction du sud, il est incontestable qu'ils obtiendraient un résultat stratégique tangible. D'une part, les Allemands seraient privés des grands gisements de Krivoj-Rog et, d'autre part, toutes les forces germaniques situées dans la grande boucle du Dniepr risqueraient d'être encerclées.

Pour le moment, les choses n'en sont pas encore là puisque les Allemands font des efforts considérables pour éviter que la bataille des têtes de pont ne se termine à l'avantage des Russes, bien que ces derniers marquent actuellement un certain avantage.

Deux autres têtes de pont importantes sont celles de Tcherkassy-Perejaslawl et de Tchernobyl à l'embouchure du Pripet et du Dniepr. L'une et l'autre servent de bases de départ aux deux offensives en cours en vue de réaliser l'encerclement de Kiew.

Tout fait supposer que les Russes feront de grands efforts pour s'emparer de la ville de Kiew qui, une fois en leur possession, permettrait d'agir non seulement en direction de la frontière polonaise, mais aussi d'envelopper la position du Bug, si les Allemands avaient l'intention de se retirer sur ce fleuve.

Telles sont les possibilités qui peuvent se réaliser en cas de conquête des têtes de pont. On comprend ainsi mieux l'acharnement que mettent les Allemands à défendre la ligne du Dniepr.

La prise de Smolensk, le 25 septembre, a frappé l'imagination populaire, vu la légende attachée à ce nom. En fait, la ville ne présentait plus une importance stratégique considérable dès le moment où le front allemand, appuyé sur le Dniepr jusqu'à Orscha, continuait au nord en direction de Witebsk-Newel-Welikie Luki. Smolensk devenait alors un bastion avancé pratiquement intenable. Le principal avantage que les Russes ont tiré de cette conquête a été de pouvoir, de cet endroit, développer leur offensive en direction de Witebsk d'une part et d'Orscha d'autre part.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, ni l'une ni l'autre de ces deux localités ne sont encore aux mains des Russes, pas plus du reste que Moghilew, au sud d'Orscha.

Le 8 octobre, le communiqué soviétique annonçait la

rupture du front allemand dans le secteur de Newel. L'importance de cette nouvelle sauta aux yeux de ceux qui suivent ces opérations, car si la percée réussissait, l'offensive pouvait se poursuivre vers Polotzk, centre ferroviaire de premier ordre où convergent plusieurs lignes venant des Pays Baltes. De là deux directions pour la poursuite des opérations se présenteraient : au sud, vers la Bérésina et au nord-ouest le long de la Duna.

Cependant, par la suite, aucune nouvelle ne signala les progrès russes dans ce secteur. Les Allemands se contentèrent d'affirmer qu'il s'agissait de combats locaux.

Il faudra attendre encore quelques jours avant de savoir dans quelle mesure cette percée, riche en possibilités, aura réussi.

Le rassemblement de forces russes dans la région de Kalinine semble indiquer que les Russes sont prêts à déclencher dans ce secteur des opérations de grande amplitude.

Dans un communiqué qui a fait sensation, le Haut-Commandement allemand annonça au début de septembre de grands mouvements de décrochage destinés à raccourcir leur front. Cependant, il faut constater que son développement actuel, de la mer d'Azow au golfe de Finlande, représente encore 2000 km. de longueur. Le seul raccourcissement tangible réalisé jusqu'à ce jour n'est donc qu'en profondeur. Ainsi, l'opération de recul exécutée jusqu'à maintenant par les Allemands n'a sans doute pas permis de diminuer sensiblement le nombre des grandes unités engagées dans le front lui-même, mais surtout de récupérer certaines troupes destinées à la surveillance des arrières.

Nous avons à plusieurs reprises insisté sur le fait que la tâche totale qui incombe à la Wehrmacht, en particulier depuis la défection italienne, atteint sans doute la limite de ses possibilités. Un raccourcissement du front est devenu nécessaire surtout en vue de reconstituer une réserve générale.

En mesurant les fronts, nous constatons ce qui suit : Le front Witebsk-Wolkow-Leningrade mesure grossso-modo 750 km. ; celui de Witebsk-Duna-Riga 500 km.

En admettant que les forces allemandes soient reprises sur cette dernière ligne, il en résultera la possibilité d'économiser environ 30 divisions.

Le front le plus court serait celui partant du Bug, s'appuyant au Dniepr au sud de Kiew, puis le long de la Bérésina et de la Duna jusqu'à Riga. Son développement total est de 1400 km., marquant par rapport au front actuel un raccourcissement de 600 km.

En admettant un secteur de 10 km. par division, les Allemands seraient en mesure de récupérer environ 60 divisions.

Ce ne sont là que des indications destinées à fixer des idées et à donner des ordres de grandeur sur les possibilités de reformer une grande réserve centrale.

Relevons en passant que le recul du front allemand du Wolkow sur la Duna n'aurait pas que des inconvénients stratégiques, mais également politiques. Toutes les communications avec la Finlande seraient coupées et ce pays serait alors complètement à la merci des Russes.

Au cours de leur offensive, les Russes ont réalisé des gains de terrain importants, concrétisant d'une manière tangible leur victoire. En revanche, en se basant sur leurs communiqués, il semble que nulle part ils n'aient réussi à détruire par encerclement ou d'une autre manière de grandes forces allemandes. On peut donc admettre que la retraite allemande s'est exécutée de façon cohérente et que le commandement supérieur de la Wehrmacht a regroupé ses forces sur la ligne qu'il désirait. Ce serait donc une erreur d'en conclure que le front allemand est en pleine décomposition.

Il se peut que l'abandon de l'Ukraine et du bassin du Donetz n'a pas été réalisé volontairement, du moins à l'échelon supérieur de la conduite de la guerre. La presse allemande

Principales directions des offensives russes de juillet à octobre 1943.



a trop insisté sur l'importance de l'Ukraine pour le ravitaillement non seulement de l'Allemagne mais de toute l'Europe pour que cette contrée soit abandonnée de plein gré. On peut tout au plus admettre qu'à l'échelon tactique le repli a été « volontaire » en ce sens que les Allemands reprirent leurs troupes sur la ligne qu'ils s'imposèrent. Cependant ce repli a été dicté par la situation générale des forces allemandes en Europe.

* * *

En suivant les opérations dans le bassin méditerranéen, on retire l'impression d'un manque de coordination. Il semble qu'il y a un certain décalage dans le temps et dans l'espace. Cette remarque s'impose spécialement à la suite de la défection italienne. En Dalmatie, où les Italiens posèrent les armes, les partisans s'emparèrent des principaux ports et des voies ferrées, ce qui aurait permis aux Anglo-Américains de les occuper avec un minimum d'efforts.

Une fois qu'ils eurent les troupes sur place, les Allemands reprirent l'offensive contre les partisans et récupérèrent quelques-uns des ports, en particulier celui de Split.

Un phénomène analogue eut lieu dans les îles du Dodécanèse où non seulement l'île de Rhodes tomba aux mains des Allemands, mais également celle de Kos.

Les avantages découlant de la possession de la Sardaigne et de la Corse ne pourront être exploités que plus tard, soit lorsque l'offensive alliée aura atteint le nord de Rome, soit en vue d'un débarquement dans le golfe de Gênes.

Pour l'instant, la campagne d'Italie marque deux résultats : le premier est la prise de Foggia, d'où les Anglo-Américains pourront sans grande peine bombarder l'Allemagne du sud, la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie ; le second, l'occupation de Naples.

Dans l'ensemble, les opérations peuvent se résumer de la manière suivante : sur la côte ouest, la 5^e armée américaine,

après avoir brisé les défenses du Volturno à Capoue, essaye de remonter en direction de Gaète.

Sur la côte orientale, la 8^e armée britannique progresse en direction de Pescara. Le débarquement à Termoli le 4 octobre devait lui faciliter sa marche. Cependant, à cause du déplacement d'une division blindée allemande, prélevée sur l'aile gauche du maréchal Kesselring, nous avons assisté à Termoli à une crise semblable à celle de Salerne.

Selon les Allemands, le détachement de Termoli aurait été complètement encerclé alors que les Anglais affirment que les éléments de la 8^e armée ont pu le rejoindre.

Pour le moment, sur l'ensemble du front, les opérations se déroulent à un rythme quelque peu ralenti. Il est absolument prématuré de parler déjà d'une bataille de Rome comme certains journaux l'ont fait.

On s'est souvent demandé pourquoi le maréchal Rommel avec les forces dont il dispose en Italie du nord ne s'est pas porté à l'aide de son camarade, le maréchal Kesselring, dans le sud. Il est naturellement difficile de donner une réponse, mais on ne doit pas oublier que dans la plaine lombarde, les forces de Rommel tiennent un front considérable, au milieu d'une population plus ou moins hostile ; d'autre part, son aile gauche est sans cesse menacée par les actions de partisans. En outre, vu l'état précaire des moyens de communications en Italie, justement à la suite de l'attitude hostile de la population et des bandes armées qui peuvent encore tenir le pays, il serait quelque peu imprudent de jeter dans le sud des forces importantes, d'autant plus qu'un débarquement allié sur un point quelconque de la côte, sans même pénétrer très à l'intérieur, suffirait à compliquer encore le problème des communications.

* * *

En Italie comme en Russie, lors de leurs mouvements rétrogrades, les Allemands mentionnent toujours dans leurs communiqués que toutes les installations d'importance mili-

taire furent détruites avant l'évacuation, et si jamais on avait encore des doutes à ce sujet, les actualités cinématographiques se chargerait de les dissiper.

De tout temps, les destructions jouèrent dans la conduite de la guerre un rôle de premier plan.

Intercaler un secteur dévasté entre le poursuivant et le poursuivi est un des meilleurs moyens, non seulement de ralentir l'allure du premier, mais aussi de rompre le contact.

En créant une zone morte, le défenseur réalise un gain de temps précieux pendant que son adversaire doit obligatoirement remettre en état un minimum d'installations pour continuer les opérations.

Au temps de la guerre-éclair, certains esprits s'étaient élevés contre les destructions affirmant que le rythme des opérations était devenu tel, qu'il rendait illusoire leur valeur. Ils affirmaient en outre que les procédés techniques pour la reconstruction étaient si perfectionnés que les destructions pouvaient être réparées dans un laps de temps très court et qu'elles n'étaient plus en mesure de ralentir la cadence d'une offensive.

Lors de la campagne de Hollande, de Belgique et de France, les Allemands relevaient fréquemment que la guerre moderne faisait relativement peu de ruines et que celles-ci étaient strictement limitées aux objectifs militaires.

Si ce désir de ménager des installations vitales était compréhensible chez le vainqueur d'alors, qui avait tout intérêt à s'emparer d'un équipement national indemne, les vaincus, eux, ne mirent pas un grand zèle à pratiquer des destructions étendues. Il semblait régner un secret désir de « limiter les dégâts ». On invoquait la nécessité de reprendre dès que possible la vie « normale », d'assurer du travail aux ouvriers pour éviter le chômage, cause de tous les maux sociaux, etc. et, sans l'avouer, chacun espérait ménager ses propres intérêts.

Lors de l'ouverture des hostilités germano-russes, M. Staline, dans son discours du début de juillet 1941, ordonna à son

peuple et à ses armées de pratiquer la guérilla sur les arrières allemands et de tout détruire : « A l'ennemi, on ne laissera ni une locomotive, ni un wagon, ni un kilo de pain, ni un litre de benzine. Les paysans enlèveront le bétail et confieront les récoltes de céréales aux organismes de l'Etat. »

« Les céréales et carburants, qui ne pourront être transportés en arrière, seront détruits à tout prix. Dans les contrées conquises par l'ennemi, on créera un état de choses insupportable. Il sera partout poursuivi et battu. »

Dès lors, dans leur retraite, les Russes détruisent tout, incendent leurs villages, leurs récoltes, font sauter leurs usines, orgueil de leur pays. La tactique de la terre brûlée est appliquée sans compromis. Ils ont du reste une tradition dans ce genre de guerre.

L'espace et les destructions sont la base de leur stratégie.

En Allemagne, on s'indigne du procédé et certains critiques militaires, même en Suisse, parlent d'une « conduite asiatique de la guerre ». Le résultat de ces dévastations ne tarde pas à se faire sentir en ce sens que les Allemands durent tout emmener avec eux, ce qui compliqua sérieusement les problèmes de transport, alors que les voies ferrées étaient elles-mêmes à peine rétablies. Bien qu'employant la main-d'œuvre locale, il fallut la compléter ou l'encadrer par du personnel allemand, d'où absorption de forces qui auraient pu être employées avantageusement ailleurs.

Finalement, l'immense potentiel industriel russe ne put servir d'emblée aux Allemands ; ils ne pouvaient compter l'utiliser que très progressivement, en fonction du rythme de reconstruction, lui-même conditionné par la production allemande qui devait livrer les matériaux ou machines de base. Pour les Russes, la tactique de la terre brûlée n'avait pas qu'un aspect négatif puisqu'elle forçait leur ennemi à faire un effort industriel supplémentaire.

Persuadés que la plus grande partie des territoires conquis leur resteraient, les Allemands firent des travaux consi-

dérables pour les remettre en état. Les statistiques allemandes indiquent des chiffres de production assez intéressants pour les régions de Krivoj-Rog, le bassin du Donetz, les fabriques de Karkow, pour ne citer que quelques noms.

Survinrent les revers ; les Allemands reprendent à leur compte la stratégie de l'espace et des destructions. A leur tour, ils pratiquent la tactique de la terre brûlée, et cette année, si l'on croit certaines informations russes, les dommages que les Allemands causent dans leur retraite sont infiniment plus étendus que l'année dernière.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur cette question des destructions en Russie ; cependant les informations publiées sur l'Italie montrent que les mêmes problèmes se posent. Les destructions opérées à Naples valent celles des plaines de l'U.R.S.S. Cette manière de faire montre clairement ce qui se passera dans les contrées qui doivent devenir des champs de bataille. On ne pourra éviter ces dévastations car la guerre est trop dépendante du potentiel industriel d'un pays pour qu'un belligérant qui se retire laisse intactes des installations qui, en travaillant à plein rendement pour son adversaire, ne pourront que hâter sa propre perte.

Dans la guerre moderne, l'industrie joue un rôle trop considérable pour qu'elle ne figure pas parmi les objectifs militaires. Du reste, avec la guerre totale, pratiquement tout entre dans cette catégorie. En effet, quelle différence y a-t-il entre une fabrique de tuyaux pour combattre les incendies en cas de bombardements aériens, une fabrique de meubles devant permettre à des sinistrés de reprendre une vie « normale », une usine de frigidaires destinés à équiper des sous-marins et celle d'appareils électriques pour avions, de locomotives ou d'autobus ? Pratiquement, il n'y en a aucune car toutes participent à l'effort de guerre.

Donc en cas d'invasion, notre continent va au-devant de sa ruine.

Dans les pays occupés, pour avoir voulu sauver quelques

intérêts plus ou moins généraux, certaines personnes responsables doivent se livrer à d'amères réflexions en ayant évité les destructions. Elles contribuent ainsi directement à l'effort de guerre de l'envahisseur.

Après avoir été dans l'obligation de participer à la production de guerre du vainqueur, beaucoup d'usines ont fermé leurs portes. Sous l'empire de la nécessité (centralisation de la production, meilleure surveillance du personnel, protection aérienne, etc.), nombre de fabriques furent vidées de leur outillage et les ouvriers déportés en Allemagne. Aucun bénéfice n'a été retiré de l'opération ; bien au contraire, le vaincu a apporté de l'outillage précieux au vainqueur.

* * *

Au milieu d'octobre, tant les opérations militaires que toute l'activité diplomatique sont éclipsées par la conférence tripartite de Moscou. Nul ne sait ce qu'il en sortira. Selon les Anglo-Américains, il s'agirait d'aller discuter dans la capitale soviétique les problèmes d'après guerre, alors que les Russes veulent que l'on s'entretienne d'abord de la conduite de la guerre. Cette divergence nous est aussi prouvée par les commentaires de presse anglais sur l'organisation des Balkans, de la Finlande et de la Pologne ; mais ces articles n'éveillent aucun écho à Moscou.

Certains milieux affirment que le rythme ralenti des opérations au moment où nous rédigeons cette chronique (20 octobre) provient du fait que les Alliés veulent d'abord tirer au clair les buts de guerre russes avant d'engager toutes leurs forces.

18.10.43.